

– CCP/cahier critique de poésie, n° 8, janvier 2005 :

« Dans l'adversité, tu te révéleras. Mingus... Cuernavaca. Sous le volcan, exactement. Destinée des grands axes. Car s'il reste un endroit où aller, après tous ces passages, ces frontières franchies (de Tijuana, a-t-il encore en mémoire la danse et le son des castagnettes d'Ysabel Morel ?), s'être cogné à toutes les bandes, et avoir parlé aux femmes assez rudement, ce sera aux abords de cette ville. Là, quelque chose l'attend. Une idée que se fait l'homme, communément admise sous le nom de mort. Elle avale les hommes qui se sont laissé porter par le temps. Mais Mingus, dont le caractère le poussait à vivre dans le claquement des verres, le claquement des doigts et le bruit des villes, aborde le dernier rivage sans s'abandonner à cette malice – impossible de trouver le repos pour cette âme en perpétuel dérangement, "dans le ralenti mental et l'accélération digitale". Rien qu'un paquet de nerfs pratiquant l'invective comme pour ne rien céder au monde, et dont la musique lui servit à utiliser ses humeurs. Pour forcer quelque chose qui n'advient que trop rarement : l'écoute. Celle du silence, in fine. Rideau. À la question : "Que peut une œuvre contre le Temps ?" réponse : rien, si ce n'est en être la marque. Et pourtant, le voyage se poursuit, fertilisant d'autres esprits. Une prose délicate et cinglante, toute en allégorie, parcourt ce tombeau aux accents mallarméens écrit dans l'électricité et le feu des instants musicaux. La fiction retrouvée, à la (dé)mesure d'une vie : tant de colères publiques et de douceur cachée chez cet ogre créateur qui ne cessa de remonter le courant pour atteindre les sources privilégiées. »

**Benoît Laudier**